

# Une province qui renaît...

Autor(en): **Bura, G.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **La Croix-Rouge suisse**

Band (Jahr): **70 (1961)**

Heft 5

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-683542>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## UNE PROVINCE QUI RENAIT...

G. Bura

Nous la trouvons, cette province, dans le Nord de l'Italie; c'est celle de Trévis. A l'étranger à peine connaît-on l'existence de ce coin de pays « oublié », voisin pourtant de la Vénétie. Une province cependant qui eut ses heures florissantes, à l'époque de la grandeur vénitienne, mais dont l'essor, soudain, s'est arrêté, en plein Moyen Age. Depuis lors, les habitants vivent en vase clos, hors de notre civilisation, dans un décor d'arrière-plan, faisant et refaisant, immuables, les gestes appris de leurs aïeux. Etrangers à tout progrès technique, ils se contentent de végéter, vivant du maigre produit de leurs terres. Leurs besoins ne sont pas nombreux, leurs exigences presque nulles. Pourtant, poussés par le besoin, les jeunes émigrent. Revenus au pays, ils ne comprennent plus, Pourquoi, pour nous seuls, tant

la Cité des Doges, ses pigeons et sa lagune. Une nécessité, quoi.

### Trévis, cité martyre

Et sait-on qu'il existe une ville de Trévis? Pourtant Trévis, agglomération de quelque 55 000 habitants, cité historique, fut bombardée le 7 avril 1944 — c'était un Vendredi-Saint — et détruite aux trois-quarts. L'attaque ne dura que quelques minutes. Elle fit 5000 morts, des milliers de blessés, laissa 30 000 personnes sans abris.

Non seulement le chef-lieu, mais toute la province souffrit des effets de la dernière guerre: occupation étrangère, bombardements, résistance, représailles, dé-



En hiver, l'étable, seul local chaud, abrite aussi la famille

(Photo Théo Frey)

de misère, tant de peine? Le sort serait-il injuste et les hommes aussi, puisque pour nous rien ne se fait?

Car chaque région d'Italie est un monde pour soi et si les caractères varient comme varie le paysage, les conditions de vie elles aussi différent, et combien, selon qu'on est d'ici ou d'ailleurs. Communément, l'Italie ce sont quelques grandes villes, quelques sites connus, une « Riviera », un sud enchanteur où le touriste s'en va oublier les brumes nordiques. C'est cela, mais c'est aussi un arrière-pays dont on ne se soucie que lorsqu'il faut le traverser. Si l'on connaît Milan, la grande ville industrielle, sait-on ce qui se trouve au-delà, à l'arrière-plan? Certes, l'on saura peut-être qu'en direction de Venise il y a une Lombardie, une plaine du Pô, un pays ennuyeux que l'on traverse en somnolant en attendant

portations. Autant d'éléments venus s'ajouter à la misère ancestrale.

— *La moitié de mes camarades d'école ont disparu*, nous dit un homme d'aujourd'hui, un enfant d'hier. *Quant on y pense, cela fait drôle savez-vous...*

Cette province de Trévis, plate à l'infini, privée de collines, de montagnes, d'horizon, où rien ne retient le regard, compte près de 600 000 habitants et s'étend, vaste comme quatre fois notre canton du Tessin. Région essentiellement agricole, privée d'industrie, dont la population, aux trois-quarts, se voue à la culture de quelques hectares de terres, à l'élevage de rares pièces de bétail. Les ressources annuelles d'une famille, qui compte en moyenne huit personnes, ne dépassent guère mille ou deux mille de nos francs. Si certains paysans

sont propriétaires de leurs champs, beaucoup les ont simplement loués, ou sont en métayage.

Les habitations? Vieilles de plusieurs siècles, tombant en ruines, délabrées, insalubres, privées de tout confort. Le plancher est de terre battue, les murs suintent d'humidité. Bien souvent, l'étable et la cuisine sont contiguës. Il n'est pas rare que quatre familles se partagent une seule et même cuisine: 4 fourneaux, 4 armoires, 4 tables dans la même pièce. Au plafond des «chambres à coucher» pendent salamis et fromages et, dans un coin, les poules caquètent. Pas de chauffage ni d'électricité.

Aucune forêt aux alentours: donc pas de bois pour se chauffer. Aussi, en hiver, se tient-on à l'étable, seul local chaud. Chaud, certes, mais on ne peut plus mal-sain. Une grande partie du bétail est atteint de tuberculose. Est-il étonnant que la tuberculose règne en maîtresse parmi la population trévisienne?

Pourtant l'étoile de l'espérance s'est levée pour les paysans trévisiens. Elle s'est levée voici trois ans et, continuant de briller d'une lueur toujours plus intense, n'est pas près de s'éteindre. Elle s'est levée lorsqu'un groupe d'avant-garde entreprit de réaliser dans cette province déshéritée entre toutes, une expérience d'un genre nouveau et unique en Italie.

On ne veut plus parler d'assistance dans le sens de charité, mais d'assistance dans le sens d'œuvre constructive. Le but de l'entreprise: mettre cette population trévisienne, foncièrement honnête, travailleuse et courageuse, mais encore inculte, vivant en retard de quelques siècles sur la civilisation d'aujourd'hui, en mesure d'atteindre un niveau de vie acceptable, un niveau de vie «humain». L'œuvre englobe tout un programme, un programme-roue dont les rayons se dirigent dans toutes les directions. Bien cultivées, les terres produiraient; conduit rationnellement, l'élevage de bétail deviendrait rentable; instruits, les paysans sauraient tirer le maximum de profits de leur travail. Or, un quart au moins de la population est analphabète et les conditions de vie générales moyenâgeuses. Plutôt, elles l'étaient encore en 1958, car, en trois ans, de grands, très grands progrès déjà ont été réalisés et ceci avec un minimum de moyens.

Un rayon du programme-roue, vise à donner une formation professionnelle aux jeunes gens; un autre consiste à assainir la terre; un autre à assainir les étables et le bétail; un quatrième sera la mécanisation progressive des exploitations agricoles; le suivant la protection des enfants, sur le plan de la santé, sur le plan moral, éducatif aussi; un autre, c'est l'organisation du travail selon le système coopératif; le dernier, enfin, et non le moindre, l'instruction de la femme en matière d'économie domestique rurale. Programme de renouvellement général qui vise en fait à un but unique: améliorer l'homme en améliorant ses conditions de vie.

De tout temps, même dans les périodes les plus sombres de l'histoire, le rôle de la femme, la gardienne du foyer fut considéré comme primordial. «*Tout commence aux genoux de la mère*», dit un proverbe. C'est la femme qui tient en mains l'avenir de sa famille, la femme dont la profession de maîtresse de maison, d'épouse, de mère est la plus difficile d'entre toutes les professions féminines. Un métier qui réunit tous les autres.

Ignorante, la femme aurait freiné l'accomplissement du programme de renouvellement général qui se déroule actuellement dans une grande partie de la province et qui, avec le temps, devra s'étendre à chaque commune, à chaque hameau.

Pour empêcher l'émigration massive des jeunes filles, il est nécessaire de leur procurer un centre d'intérêt sur place, de les mettre à même de se sentir indépendantes, à la maison paternelle d'abord, dans leur propre foyer ensuite. Pour garantir la santé et l'éducation des enfants, la génération de demain, il faut instruire les mères en matière d'hygiène, d'alimentation, de prévention des maladies.

Bien, mais comment les instruire, surtout comment les mettre en mesure de suivre un enseignement? Et cet enseignement, sous quelle forme le donner?

Le Tessin servit d'exemple. Une maîtresse d'économie ménagère tessinoise, spécialiste en «cours itinérants», fut appelée à Castelfranco. Elle organisa un premier cours, un cours-test, qui groupait des jeunes filles et jeunes femmes de 18 ans et plus, pour la plupart analphabètes. Aucune ne perdit courage et l'examen final fut un succès. Le deuxième cours fut suivi par de très jeunes filles, les cadettes avaient 15 ans, les aînées 18. Quant au troisième, il fut consacré à la formation de jeunes maîtresses ménagères, une seule monitrice ne pouvant suffire à la tâche, si l'on voulait donner de l'extension aux cours, les répandre dans le plus grand nombre de villages possible. Les candidates monitrices furent choisies avec soin et seules celles qui réunissaient toutes les qualités requises furent appelées à fonctionner.

Ceci pour 1958, la première année de l'expérience.

#### L'« école » était créée...

Ainsi naquirent les *cours d'économie domestique rurale* qui prirent leur véritable essor en 1959 avec 23 cours. En automne 1960, débutait la troisième année d'activité, celle qui doit prendre fin cet été. Elle aura permis de donner 54 cours, dont certains parallèles, dans 28 «écoles», et de former au total 750 jeunes filles et femmes de tout âge. Car la jeunette de 15 ans pétrit la pâte à côté de la mère de famille de 45 ans.

Les cours s'étendent sur trois mois; ils comportent cinq heures d'enseignement quotidien, donné généralement le soir. Leur journée de travail terminée, aux champs, à la ferme, nos écolières s'en viennent courageusement à «l'école». Lorsqu'elles regagneront leur foyer il sera souvent 22 heures passées. Et ainsi, jour après jour, pendant trois mois.

Ces «écoles» ainsi pompeusement baptisées, installées à la fortune du pot — ou... du toit — sont des locaux situés dans les lieux les plus invraisemblables: ici dans une étable, là chez le boulanger. Locaux généralement exigus où se côtoient une quinzaine d'élèves en moyenne, et dont l'équipement-type comporte une cuisinière à bois, une autre à gaz, un frigidaire — que l'on nettoie à fond chaque samedi, tout comme dans un vrai ménage — une machine à laver — la lessive se fait le lundi —, une machine à coudre, un fer à repasser, au gré des possibilités une armoire, un évier. Certaines écoles, mais ce sont encore les exceptions, possèdent aussi une machine à tricoter, ainsi qu'une corbeille-layette pour la démonstration des soins à donner aux nourrissons.

Et qu'apprend-on dans les écoles d'économie domestique rurale? Tout: en théorie et en pratique, on enseigne l'alimentation, la cuisine, la couture, le raccommodage, l'hygiène de la personne et de l'habitation, les premiers secours, les soins aux malades, la culture générale, l'éducation physique, la puériculture, l'agriculture, la culture maraîchère, l'élevage de petite volaille, de lapins, de porcs, la tenue des comptes du ménage. Les frais des cours sont couverts par des bourses d'études octroyées par le Ministère italien de l'Instruction publique, à raison de 15 000 liras ou 100 francs environ par élève.

On remplit bien proprement de beaux cahiers, contenant recettes, conseils, renseignements de tout genre, exemples, dessins. On s'applique à tenir la plume bien droite, à ne point faire de pâtés, on apprend ou rapprend à faire des additions, des multiplications: Ration jour-

100 kilomètres à la ronde. *Aucune ne flanche, elles tiennent bon jusqu'à la fin puis réclament un second cours ou, à défaut, le droit de refaire le premier!*

— *Et comme il est facile d'éveiller leur fantaisie, leurs dons créateurs innés. Une étincelle et le feu flambe. Ainsi voyez-vous, avant Pâques, je leur avais suggéré de confectionner un coq décoratif avec deux oranges. Je leur ai simplement démontré la manière de faire tenir ces deux oranges l'une sur l'autre. C'était le squelette du coq, un coq tout nu. Si vous aviez vu les merveilles de coqs qu'elles m'ont fabriquées... Et d'une variété...*

— *Ce délicieux apéritif? Des œufs broyés, avec toute leur coquille — c'est sain —, macérés pendant cinq jours dans un mélange de jus de citron et d'orange. Ajoutez une goutte de cognac pour terminer, et voilà, il n'y a plus qu'à servir.*



Trois, quatre fourneaux dans la salle commune à autant de familles

(Photo Théo Frey)

nière de matière carnée par personne: 100 grammes, à multiplier par 7 l'on est 7 en famille. Cent grammes coûtent tant, tant à multiplier par 7... Ce n'est pas toujours facile, la tenue des comptes...

— *En tout cas, maintenant, concède un mari, si « elle » ne dépense pas moins qu'avant, du moins mange-t-on bien mieux.*

Ici, le coin de la couture, on y apprend même à confectionner une chemise d'homme et une cravate qui revient à 1 fr. 40. Et par ici, le coin du repassage. Là, la couveuse et ses poussins. Au mur, des affiches joyeusement colorées, parlantes.

— *Si vous saviez le plaisir qu'elles ont à suivre nos cours, nous dit Mademoiselle Dotta, la monitrice tessinoise chargée désormais de coordonner tout l'enseignement et de surveiller ses monitrices-pouliches au travail dans 28 villages s'étendant sur un rayon de quelque*

— *Et ce n'est pas tout. Après avoir appris à manier une machine à tricoter, don de la Croix-Rouge suisse, six élèves, dans un certain village, prirent l'initiative, le cours terminé, de créer une coopérative de tricotage. L'atelier ainsi constitué se mit au travail en août 1960. Aujourd'hui la coopérative de Morigo possède six machines à tricoter, procure du travail à une quinzaine de jeunes filles, reçoit et exécute des commandes régulières de vêtements pour Venise, de lingerie pour Milan, de blouses pour Trévise. Le rendement mensuel permet déjà de payer les frais de location de l'atelier, de lumière, d'entretien, de verser un salaire journalier de mille liras pour huit heures de travail aux ouvrières et d'amortir le coût de machines.*

— *La conséquence de cette initiative? Cet hiver, six jeunes filles de Morigo ont renoncé à quitter leur village pendant la mauvaise saison pour travailler à l'atelier.*

Et à Moriago encore, le « village qui renaît », six autres jeunes filles ont eu l'idée, suggérée elle aussi par les leçons d'agriculture suivies pendant le cours d'économie rurale, de louer un terrain et d'y cultiver des légumes et des fleurs. Une autre, tout seule, a entrepris d'élever des poussins. Autour d'elle on était sceptique. On n'avait jamais vu cela: une nourriture artificielle pour les poules?... « Qu'est-ce que c'est que toutes ces choses fausses », disaient les vieilles? Mais lorsqu'en hiver elle seule, dans tout le village, eut chaque jour des œufs frais, la coopérative d'aviculture ne tarda pas à se constituer.

Ne sont-ils pas probants, les magnifiques résultats dus à la création des écoles d'économie rurale, de cette expérience à laquelle la Croix-Rouge suisse a pris une large part, fournissant l'équipement complet des quatre premières écoles et complétant celui des autres?

de l'Italie: afin d'être en mesure de procurer à toute participante aux cours d'économie rurale le matériel de couture et de tricot souhaité.

\*

Le 10 avril 1961 fut un grand jour pour l'école de Casacorba, précisément. Installée jusqu'au 8 au soir dans une petite, toute petite pièce, louée au boulanger du village, où douze élèves avait bien de la peine à se tenir debout toutes ensemble — et pourtant l'on y lavait, cuisinait, cousait, repassait, comme dans un vrai ménage —, l'école a déménagé le 10 au matin dans une belle et claire pièce du *Jardin d'enfants*, — autre bras du programme-roue —, dont la construction était à peine achevée et qui ouvrit ses portes à fin avril aux quelque soixante enfants en âge préscolaire que compte la commune.



Le jardin d'enfants de Casacorba inauguré en avril 1961 et qui accueille les soixante petits enfants de la localité (Photo Théo Frey)

Mais la Croix-Rouge suisse voudrait faire plus encore: procurer de l'étoffe, de la laine, le tout pour une valeur de cinq mille liras par personne, à toutes les participantes aux cours d'économie domestique rurale. De la sorte, les élèves apprendraient à confectionner lingerie et vêtements utiles à chaque membre de la famille: chemises pour le père et le mari, layette pour l'enfant à naître, petits vêtements pour le bambin de cinq ans, vêtements plus grands pour les grands, tabliers roses pour les fillettes, chemises de nuit garnies de dentelles et blouses pour elles-mêmes.

Un essai déjà a été tenté dans ce sens, à l'école de Casacorba notamment, l'un des villages les plus pauvres des environs de Castelfranco. Il s'est révélé si concluant que personne ne doute de l'utilité d'étendre le système. Mais, pour cela, il faudrait des fonds. C'est pourquoi la Croix-Rouge suisse introduit des parrainages en faveur

Une initiative qui ravit les mères et permettra aussi le dépistage précoce des cas de tuberculose, grâce à l'installation du petit *dispensaire* dont l'appareil de radioscopie tout neuf, brillant et perfectionné est un autre don de la Croix-Rouge suisse.

— Vous rendez-vous compte, quel progrès, dans cette contrée dont les mœurs sont demeurées celles du XVI<sup>e</sup> siècle, où la méfiance est de rigueur, où les superstitions sont encore si vivantes?

Ces progrès, c'est à l'institution des cours d'économie domestique rurale qu'on les doit, indubitablement, si grande est la force de la femme au foyer. Et ces femmes trévisiennes qui hier encore étaient pour la plupart considérées comme des demi-bêtes de somme par leurs frères, leurs pères et leurs maris, qui à l'église se tiennent encore à l'arrière-plan, aujourd'hui, ont voix au chapitre familial...